

Tristesses

un spectacle d'**Anne-Cécile Vandalem**
Das Fräulein (Kompanie)

5 – 27 mai 2018

Odéon 6^e

Location

01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs

de 6€ à 40€ (séries 1, 2, 3 et 4)

Horaires

du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h

relâche le lundi

relâche exceptionnelle le dimanche 20 mai

Odéon-Théâtre de l'Europe

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon 6^e

Métro (lignes 4 et 10) – RER B Luxembourg –

RER C Saint Michel

Service de presse

Lydie Debièvre, Nina Danet

+ 33 1 44 85 40 73

presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photos également disponibles
sur www.theatre-odeon.eu

nom d'utilisateur : presse / mot de passe : podeon82

un spectacle d'**Anne-Cécile Vandalem**
Das Fräulein (Kompanie)

avec

Vincent Cahay, Anne-Pascale Clairembourg, Epona Guillaume, Séléne Guillaume en alternance avec **Asia Amans, Pierre Kissling, Vincent Lécuyer, Catherine Mestoussis** en alternance avec **Zoé Kovacs, Jean-Benoit Ugeux, Anne-Cécile Vandalem** en alternance avec **Florence Janas, Françoise Vanhecke, Alexandre Von Sivers.**

composition musicale **Vincent Cahay, Pierre Kissling**
scénographie **Ruimtevaarders**
création sonore **Jean-Pierre Urbano**
création lumière **Enrico Bagnoli**
création costumes **Laurence Hermant**
création vidéo **Arié van Egmond, Federico D'Ambrosio**

production Das Fräulein (Kompanie)

coproduction : Théâtre de Liège / Le Volcan - Scène Nationale du Havre / Théâtre National - Bruxelles / Théâtre de Namur, centre dramatique / Le Manège.Mons / Bonlieu Scène Nationale Annecy / Maison de la Culture d'Amiens - Centre européen de création et de production / Les Théâtres de Marseille – Aix en Provence.

coproduction dans le cadre du projet Prospero : Théâtre National de Bretagne / Théâtre de Liège / Schaubühne am Lehniner Platz / Göteborgs Stadsteatern / Théâtre National de Croatie, World Theatre Festival Zagreb / Festival d'Athènes et d'Epidaure / Emilia Romagna Teatro Fondazione.

avec le soutien de : la Fédération Wallonie-Bruxelles / Service Théâtre, Wallonie-Bruxelles International

avec l'aide de : l'ESACT, l'Ecole Supérieure d'Acteurs / LA HALTE, Liège / Le Boson, Bruxelles

avec le soutien du Cercle de l'Odéon, du Cercle Giorgio Strehler

durée estimée 2h10

Extrait

Margrete Larsen – On chantera le chant des éleveurs.

Soren Petersen – Qu'est-ce qu'elle en a à foutre d'un chant de fermiers ! Quand elle va à l'étranger, c'est l'hymne national qu'on lui chante.

Margrete Larsen – Elle ne va pas à l'étranger, elle revient sur son île. Et sa mère vient de mourir.

Soren Petersen – De se pendre ! Sa mère vient de se pendre !

Margrete Larsen – Au drapeau ! On ne chante pas l'hymne national à quelqu'un dont la mère vient de se pendre au symbole de...

Soren Petersen – On chante la chanson des fermiers qui conduisent les bœufs à l'abattoir ? C'est ça ? C'est ça que tu veux ? Tu veux lui remettre tout de suite notre échec en tête ?

Margrete Larsen – Cet abattoir, c'est l'île. C'est notre histoire qu'on lui chante !

Soren Petersen – *À sa femme.* Qu'est-ce que tu en penses, toi ? *Anna Petersen n'a pas le temps de répondre.* De toute façon, c'est moi le maire sur cette île ! L'autorité c'est moi ! On chantera ce que je décide. Ici on reçoit un futur chef d'État avec l'hymne national, pas avec une chanson de fermiers. *À Anna.* Va chercher ma trompette, mon canard.

Margrete Larsen – Tu m'humilies, Petersen ! Tu nous humilies.

Käre Heiger arrive sur la place du village.

Käre Heiger – Pourquoi est-ce que ma femme est toujours là-haut ?

Soren Petersen – Mes condoléances, M'sieur Heiger.

Käre Heiger – *Suum cuique*, Petersen, à chacun son dû.

À Joseph Larsen. Je vous ai posé une question. Qu'est-ce que ma femme fait, pendue au milieu du village ?

Joseph Larsen – C'est votre fille qui a demandé à ce qu'on n'y touche pas.

Käre Heiger – Comment ça ?

Joseph Larsen – Elle a demandé à ce qu'on n'y touche pas avant son arrivée.

Käre Heiger – Et quoi ? Vous n'allez pas y toucher ?

Soren Petersen – Non, M'sieur Heiger. Nous n'y toucherons pas. Puisque c'est sa volonté.

Käre Heiger – Et la volonté de ma femme, vous y avez pensé ?

Soren Petersen – Sauf votre respect, Monsieur Heiger, je pense que la volonté de votre femme est accomplie.

Un silence.

Käre Heiger – Se pendre avec le drapeau du Danemark. Quelle salope !

Soren Petersen – C'est un coup pour la patrie, M'sieur Heiger, ça, c'est un mauvais coup.

Anna Petersen revient avec la trompette de Soren Petersen.

Tristesses : si ce nom se dit ici au pluriel, c'est qu'il est à la fois celui d'une île scandinave, d'un suspense policier, d'un symptôme politique. L'île est à peine imaginaire. Anne-Cécile Vandalem y a situé une fable pour notre temps. Martha Heiger, dirigeante du Parti du Réveil Populaire et favorite des prochaines élections, revient à Tristesse pour rapatrier le corps de sa mère sur le continent. Mais pourquoi Ida s'est-elle suicidée en se pendant au drapeau danois ? Et que manigance réellement sa fille ? *Tristesses* étant aussi un polar nordique, on n'en dévoilera pas plus ici, mais les maisons isolées sur la nuit du plateau sont le décor d'un drame où extérieurs en scène et intérieurs filmés alternent sur un rythme digne des meilleures séries. Enfin, *Tristesses* propose une réflexion sur la montée des populismes : selon Vandalem, « l'attristement des peuples » est aujourd'hui l'une des plus redoutables techniques de manipulation des esprits. Mais « les larmes », ajoute-t-elle, « ont une puissance esthétique infinie », indéterminable, et « les émotions peuvent être élan, moteur, énergie vive pour initier une prise de parole ou un acte ». Cette énergie a conquis en 2016 le public du Festival d'Avignon : en exposant les mécanismes asservissants de la tristesse, l'artiste invite à ne pas y succomber.

En découdre avec ce qui nous désespère quotidiennement, dans ce monde-ci. Je veux parler de la tristesse. De la diminution de puissance¹ exercée chaque jour sur nos corps. Cette diminution s'exerce par l'emprise d'autre(s) corps sur les nôtres. Ces corps peuvent être des personnes, des choses ou des situations.

Je veux parler de la tyrannie de la positivité parce qu'aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, nous n'existons qu'au regard de ce que nous faisons. Cette positivité s'accompagne d'une surexposition qui, à la manière d'un projecteur de théâtre, éclaire le spectacle de nos actions de sa lumière permanente, aveuglante et paralysante. Quelle place dans un tel paysage pour l'ombre, le scintillement (le mouvement d'aller et retour entre l'ombre et la lumière), la résistance, le désir ?

Je veux parler de la relation de la tristesse et du pouvoir, car il est évident que la plus grande arme politique actuelle est l'attristement des peuples, dont la culpabilité, la honte, la frustration, l'impuissance, la haine et la désespérance sont des dérivés. Je veux parler des émotions comme motions et puissance de transformation, car lorsqu'elles se changent en pensées et en actions, les émotions peuvent être élan, moteur, énergie vive pour initier une prise de parole ou un acte.

Je veux montrer les larmes en tant que manifestation des signes extérieurs de la tristesse, car elles ont une puissance esthétique infinie. Je veux parler de l'adolescence comme force vive, puissance pour le futur ; du déploiement paradoxal de ces corps dans lesquels naissent les désirs tandis que s'abattent les espoirs.

Et enfin, je veux parler de la survivance des lucioles, « de ce qui tombe et déchoit, assurément, mais qui, dans sa chute, émet une lueur de météorite propre à renseigner sur leur passé les peuples qui viennent après et à orienter leur avenir ; toute image qui assure la transmission d'une expérience et, par là, la survivance des peuples exposés à disparaître »

Anne-Cécile Vandalem

¹ Terme qui, selon l'interprétation qu'en fait G. Deleuze, pourrait s'apparenter à l'affect ; l'affect étant la puissance de vie. Cette conception rejoint l'affirmation de Spinoza selon laquelle il y a, à l'origine de toute forme d'existence, une affirmation de la puissance d'être.

² Voir G. Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Minuit, 2009.

Entretien avec Anne-Cécile Vandalem

Vous avez décidé de monter *Tristesses* à la manière d'un polar, d'un thriller.

J'ai choisi de faire débiter la pièce par la découverte du corps d'une femme. Et cette femme est la mère d'une dirigeante d'un parti d'extrême-droite, en passe de devenir Premier ministre du Danemark. La candidate revient alors sur son île natale, à la fois pour les funérailles mais aussi pour régler des problèmes liés à la faillite des abattoirs de son père. Ce dernier, des années auparavant, détournait les fonds de son entreprise – jadis poumon économique de la région – pour financer le parti dont elle a hérité. Une troisième raison de son retour est l'idée de monter un studio de cinéma de propagande sur l'île. Témoin de cette époque, l'ancien comptable, aussi pasteur, voit revenir cette candidate... Tous ces personnages sont liés par un même nœud tragique : l'effondrement économique et social de l'île qui s'est vidée après la fermeture des abattoirs. Ce détournement de fonds est un détournement de vie, c'est l'histoire d'un sacrifice, le terreau d'un état de guerre civile. C'est un des états de la tristesse.

La tristesse, le rapport au pouvoir et à la manipulation, « l'attristement des peuples » ne sont pas des sujets régulièrement débattus.

J'avais lu ce que Gilles Deleuze écrivait sur la ligne de tristesse et la ligne de joie. Pour lui, la tristesse résulte de la pression d'un corps sur un autre à qui cette pression ne convient pas. Il peut s'agir d'une personne mais aussi d'une situation. Deleuze nous dit qu'il y a des tristesses inévitables et des tristesses provoquées. Des tristesses même qui blessent mais vers lesquelles on continue d'aller. C'est un peu comme s'acharner à plonger dans la mer quand on ne sait pas nager... Ce n'est pas grave de ne pas savoir nager, mais si on se trouve au milieu d'une piscine, cela devient problématique. Même s'il est possible d'arriver à s'extraire d'une situation de tristesse, j'ai préféré mettre sur scène des personnages qui n'y arrivent pas. Ici, la tristesse est omniprésente : dans les rapports entre les gens, dans les rapports de ces gens au pouvoir qui les a sacrifiés par intérêt... Les rapports deviennent infernaux, cruels, et coincent les gens dans des situations d'impuissance. À l'extrême, je pourrais dire qu'il y a une sorte de tristesse ultime : la tristesse qui soumet l'imagination, qui la colonise.

La mort et l'oubli sont aussi deux thèmes importants de ce spectacle pourtant très drôle.

J'ai un rapport animiste au monde. Je crois en l'irrationalité, en des choses qui ne s'expliquent pas ou qui s'expliquent autrement, en ouvrant certaines perspectives. La tristesse naît de l'ultra-rationalité, de l'impossibilité de donner un sens à ce qui est au-delà du visible : un certain rapport au passé, à l'archaïsme. C'est ce dont parle le philosophe Georges Didi-Huberman dans *Survivance des lucioles*. Nous sommes aussi ce qui nous traverse, impossible à formaliser, comme le passé, le désir. Ici, je le

Entretien (suite)

manifeste en essayant de faire revenir les choses, de réactiver leurs dimensions symboliques. On oublie trop facilement, notamment l'Histoire. Pourtant, sans l'Histoire, nous ne pouvons pas nous inscrire dans quelque chose de plus vaste que l'actualité. Une sorte d'amnésie nous plonge dans une forme de tristesse. Mais la pièce est drôle parce qu'elle est cruelle, parce qu'elle met des personnages dans des situations extrêmes. C'est le ressort comique de *Tristesses*.

Auteur, comédienne, metteuse en scène : comment écrivez-vous, travaillez-vous avec vos comédiens ?

Au départ de *Tristesses*, j'avais une base, un scénario. Pour le tester, pour en vérifier la structure, j'ai fait un premier atelier avec trente acteurs. J'ai travaillé en cinq chapitres de deux heures d'improvisation. Je leur donnais des informations au fur et à mesure sur l'histoire. Ensuite, j'ai écrit les grands développements de l'intrigue et j'ai imaginé plus précisément des personnages. Un an plus tard, j'ai fait un nouvel atelier avec les acteurs définitifs du projet, dont certains étaient issus de l'atelier précédent. Pendant le spectacle les musiciens sont sur scène, il était donc important qu'ils travaillent à l'élaboration du spectacle au même titre que les comédiens. Cela m'a permis d'aller encore plus loin dans le rapport de la musique à l'image cinéma qui n'est pas le même que le rapport de la musique au théâtre. Après cette période, j'ai écrit les dialogues. Jouer dans le spectacle est pour moi une question de plaisir mais aussi une façon de mettre en scène. Je trouve qu'il est plus facile en étant en scène avec les comédiens de transmettre un rythme, une méthode, un rapport au jeu. Par ailleurs, même si c'est plus technique, j'aime mettre des comédiens en présence d'enfants. Cela induit un rapport de jeu très direct, très concret. On ne peut pas mentir avec les enfants. Ils savent pourquoi ils jouent et jouent complètement. Leur présence, leur force naïve et parfois dangereuse, raconte aussi une certaine ouverture au monde.

La maison est très présente dans cette pièce. Parlez-nous de votre goût pour les scénographies, pour l'architecture.

J'en reviens toujours à la maison, la présence de l'intérieur et de l'extérieur, et à la nourriture aussi. Ce sont des symboles de ce qui rapproche et divise les gens. Pour *Tristesses*, je voulais un village. D'abord, mon idée était assez simple : matérialiser ce village par un marquage au sol des espaces, mais cela ne marchait pas, c'était assez pauvre du point de vue théâtral. Puis, j'ai essayé de travailler avec des structures, de créer des espaces parfois cachés qui pourront être filmés. Mais là non plus, ce n'était pas satisfaisant parce que depuis le gradin, ce n'était plus du tout théâtral : le regard du spectateur risquait de se fixer uniquement sur les écrans et plus du tout sur la scène. Finalement, nous avons créé un village, une place avec une église et trois maisons fermées visitées seulement par le biais des caméras. Il y a deux espaces, théâtral et cinématographique, et des percées entre les deux.

Entretien (fin)

Les comédiens sont à la fois acteurs d'une pièce de théâtre et d'un film, monté et projeté en direct sur scène. D'où vient cette attirance de votre théâtre pour le cinéma ?

C'est la première fois que je formalise ce rapport du théâtre au cinéma dans une pièce, même s'il a toujours été très présent. Au théâtre, j'aime que les choses résistent parfois à leur mise en place. Il faut trouver des moyens concrets pour mettre en scène. Mais j'ai toujours eu très envie de faire du cinéma, de devenir réalisatrice. Petit à petit, je me donne les moyens d'y arriver. Dans *Tristesses*, avec les comédiens, nous travaillons à partir d'un découpage très clair en fonction des axes des caméras, dans un rapport de montage en direct. Le théâtre nous permet de montrer le lieu, de définir un espace de jeu et j'utilise toutes les possibilités du cinéma pour voir ce dont on parle sur scène.

Propos recueillis par Francis Cossu, pour le 70^{ème} Festival d'Avignon

Repères biographiques

Anne-Cécile Vandalem

Anne-Cécile Vandalem développe au sein de Das Fräulein (Kompanie) un travail singulier de création artistique contemporaine. Elle est à l'origine de l'écriture, de la mise en scène et de la conception artistique et scénographique (en collaboration avec différents scénographes) de l'ensemble de ses projets. Elle est par ailleurs interprète d'une majeure partie de ceux-ci.

Anne-Cécile Vandalem est née en 1979 à Liège. Après des études d'interprétation au Conservatoire Royal de Liège, elle débute sa carrière auprès de metteurs en scène et collectifs théâtraux avant d'entamer, dès 2003, son travail d'écriture de spectacles avec *Zai Zai Zai Zai* et *Hansel et Gretel* en collaboration avec Jean-Benoit Ugeux. Dès lors, la fiction est la forme de prédilection de l'autrice. De 2008 à 2013, elle s'engage dans la réalisation d'une *Trilogie des parenthèses* d'où sont issus les spectacles (*Self*) *service*, *Habit(u)ation* et *After the walls (utopia)*. Parallèlement à cette trilogie, elle crée, en collaboration avec l'ingénieur du son Brice Cannavo, *Michel Dupont, réinventer le contraire du monde*, un spectacle sonore pour adultes et adolescents. En 2014, Anne-Cécile Vandalem crée trois dispositifs : *Still too sad to tell you* (installation vidéo), *Que puis-je faire pour vous ?* (projet dans l'espace public) et *Looking for dystopia* (oeuvre multimédia). Ces nouvelles formes répondent à la volonté d'une ouverture à un public peu habitué à aller ordinairement au théâtre. Elles sont les témoins de l'intérêt d'Anne-Cécile Vandalem pour des formes innovantes et inventives qui utilisent et déploient des outils divers pour prolonger le lien avec le public après ou en dehors d'une représentation, dans l'espace public et sur la toile, via des sites internet dédiés. Vient ensuite *Tristesses*, nouvelle création présentée notamment au Festival d'Avignon en 2016, et dans le cadre du projet Prospero (Zagreb World Theater Festival, Croatie), Festival Vie de Modène (Italie) et au FIND Festival de la Schaubühne de Berlin. Aujourd'hui, *Tristesses* continue de tourner sur les scènes européennes.

Les spectacles de Das Fräulein (Kompanie) reçoivent de nombreux prix, dont le « Prix de la Critique », et Anne-Cécile Vandalem se voit également récompensée en 2016 par la SACD en sa qualité d'autrice. Le 23 janvier 2018, elle crée *Arctique* au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, qui sera présenté au Festival d'Avignon.

Das Fräulein (Kompanie)

Créée en 2008, Das Fräulein (Kompanie) est conçue pour développer et promouvoir le travail d'Anne-Cécile Vandalem. Les créations théâtrales qui en émanent sont des œuvres originales dont l'artiste prend en charge la conception, l'écriture et la réalisation. Das Fräulein (Kompanie) est actuellement conventionnée par la Fédération Wallonie-Bruxelles.